

# De l'ignorance à la soumission. L'amour-souricière dans les romans de Marcelle Tinayre

Lola Bermúdez Medina  
Universidad de Cádiz  
Lola.Bermudez@telefonica.net

Rebut: 14 Gener 2013

Acceptat: 18 Abril 2013

## RESUM

### **De la ignorància a la submissió : l'amor-trampa a les novel·les de Marcelle Tynaire**

Anàlisi de l'amor en algunes novel·les de Marcelle Tynaire (1870-1948), novel·lista de difícil classificació donat que la seva obra oscil·la entre el conservadorisme més ranci i la manifestació de les primeres reivindicacions feministes. Central en les seves primeres novel·les, l'amor sembla, en efecte, ser l'escull en front del qual naufraguen les fràgils i tímides reivindicacions feministes. Aporia femenina que se situa a la base de la visió que la novel·lista té de la dona, l'existència de la qual a la novel·la està només pensada en funció de la variant amorosa que determina l'acció de la trama (espera de l'amor), el caràcter evanescent dels personatges i, en definitiva, la naturalesa irreal del missatge emancipador que intenta transmetre.

## MOTS CLAU

Marcelle Tynaire. Amor. Reivindicacions feministes. Conservadorisme de les seves novel·les.

## RÉSUMÉ

### **De l'ignorance à la soumission. L'amour-souricière dans les romans de Marcelle Tinayre**

Analyse de l'amour dans certains romans de Marcelle Tinayre (1870-1948), romancière d'un classement difficile car son œuvre est placée entre le conservatisme le plus rance et la manifestation des premières revendications féministes. Axial dans les premiers romans, l'amour semble en effet être la

Pierre d'achoppement contre laquelle vient buter le fragile et timide édifice de ces revendications féministes. Aporie féminine qui est à la base de la vision qu'elle a de la femme dont l'existence dans le roman n'est pensée qu'en fonction de la variante amoureuse qui décide de l'action (attente de l'amour), du caractère évanescent des personnages et, somme toute, de la nature fantomatique du message émancipateur qu'il tente de transmettre.

MOTS CLÉS

Marcelle Tynaire. Amour. Revendications féministes. Conservatisme de ses romans.

RESUMEN

**De la ignorancia a la sumisión : el amor-ratonera en las novelas de Marcelle Tynaire**

Análisis del amor en algunas novelas de Marcelle Tynaire (1870-1948), novelista de difícil clasificación ya que su obra oscila entre el más rancio conservadurismo y la manifestación de las primeras reivindicaciones feministas. Central en sus primeras novelas, el amor parece, en efecto, ser el escollo frente al que naufraga el frágil y tímido edificio de sus reivindicaciones feministas. Aporía femenina que está en la base de la visión que la novelista tiene de la mujer cuya existencia en la novela está sólo pensada en función de la variante amorosa que decide la acción de la novela (espera del amor), el carácter evanescente de los personajes y, en definitiva, la naturaleza fantasmática del mensaje emancipador que trata de transmitir.

PALABRAS CLAVE

Marcelle Tynaire. Amor. Reivindicaciones feministas. Conservadurismo de sus novelas.

ABSTRACT

**From ignorance to submission : love's mousetrap in the novels of Marcelle Tinayre**

An analysis of the love theme in novels by Marcelle Tinayre (1870-1948), an author who is hard to classify, her work echoing both the crudest conservatism and early feminist vindications. Central to her early novels, love is conceived as the stumbling block against which abuts the precarious edifice of these feminist vindications. A female aporia at the root of her vision of woman, whose existence in the world of the novel is determined by the love variable, as are the plots (expectation of love), the evanescent dimension of characters and,

eventually, the phantasmatic nature of the message of emancipation it attempts to convey.

KEYWORDS

Marcelle Tynaire. Love. Feminist vindications. Conservatism of her plots.

À mi-chemin entre le roman sentimental et la littérature « féministe », l'œuvre de Marcelle Tinayre et celle des écrivaines de la Belle Époque en général, commence à être relativement connue aujourd'hui grâce aux travaux de maints critiques – anglo-saxonnes d'abord et françaises après (Diana Holmes, Jennifer Waelti-Waters, Jennifer Milligan, France Grenaudier-Klijn, Mélanie Collado, Patricia Ferlin, Ellen Constans etc.) – qui ont réussi à exhumer des armoires fermées de l'histoire littéraire la considérable production de certaines femmes qui constituent le noyau généalogique de ce qu'est un acquis incontesté actuellement, c'est-à-dire, que femmes et littérature ne sont pas des termes ni contraires ni contradictoires et que c'est autour de 1900 que, dans le champ littéraire, l'« auctrice »<sup>1</sup> accède à une timide reconnaissance qui ne réussit pas pour autant à écarter l'exclusion. Guillaume Apollinaire, sous le déguisement de Louise Lalande et en réponse au livre de Jules Bertaut, *La littérature féminine d'aujourd'hui*, avait bien vu en 1909 le côté germinal de cette littérature :

Les investigations de M. Jules Bertaut sont d'une prudence excessive. Il pense que « la majorité des femmes de lettres n'est pas le reflet exact de la majorité de femmes d'aujourd'hui ». C'est possible, mais la majorité de femmes de demain pourrait bien être le reflet de la littérature féminine d'aujourd'hui.<sup>2</sup>

Affirmation que l'on souscrit, même si l'on ne peut le faire qu'en partie, du moment que la littérature féminine, surtout à la Belle Époque, est assimilée au roman sentimental. Considéré aujourd'hui comme une sorte de *spin-off* du roman populaire, le roman sentimental est fort dénigré actuellement à cause d'une thématique rébarbative et excessivement restreinte nourrissant

<sup>1</sup> Cf. Rotraud VON KULESSA, *Entre la reconnaissance et l'exclusion. La position de l'auctrice dans le champ littéraire en France et en Italie à l'époque 1900*, Champion, Paris, 2011.

<sup>2</sup> Guillaume APOLLINAIRE, *Les Marges*, juillet 1909, cité par Michel DECAUDIN, « Bacchantes ou Amazones ? Romancières de 1900 », *Cahiers de l'AIEF*, Mai 1994, n° 46, p. 104.

un imaginaire féminin pauvre et frisant le ridicule ; imaginaire qui, au début du XXe siècle où le roman sentimental reprend un certain essor, sape les timides revendications féministes amorcées.

Dans le cas de Marcelle Tinayre (1870-1948), la position qu'elle occupe dans le champ littéraire est relativement inconfortable dans la mesure où elle fut en même temps, et une romancière populaire et une « écrivaine », non seulement respectée par la critique et par ses pairs, mais occupant elle-même une place privilégiée dans certaines instances institutionnelles de légitimation littéraire (membre du jury Goncourt, par exemple). Ce qui d'ailleurs, n'a pas empêché que son œuvre, aussi bien que celle de ses consœurs, aient passé sous silence et que leurs noms ne figurent dans aucune histoire ni anthologie littéraire. Outre le caractère genré de son œuvre, les raisons de l'oubli et du discrédit de la production romanesque de Marcelle Tinayre obéissent, selon France Grenaudier-Klijn, à des facteurs « hétérogènes »<sup>3</sup> d'une part et à des facteurs « endogènes », ces derniers tenant « aux particularités thématiques et stylistiques de l'écriture tinayrienne, ainsi qu'aux engagements et prises de position de l'auteure »<sup>4</sup>. Quant aux facteurs hétérogènes, Grenaudier-Klijn souligne la difficile catégorisation de ses romans à un moment charnière entre le XIXe et le XXe siècle qui rend malaisé le rattachement de l'œuvre à une période historique donnée, les origines sociales de Marcelle Tinayre, appartenant à la petite bourgeoisie provinciale (capital culturel mais pas de capital social ni économique) et, finalement, une difficile classification générique (roman sentimental ? roman d'initiation ? roman social ? roman de voyage ? roman historique ? Pour faire court, on lui assigne le label de « roman féminin »), le genre roman lui-même n'étant pas très novateur à l'époque, donc peu de chances de faire partie du canon qui privilégie souvent les avant-gardes.

Le même reproche pré-moderne – et je fais allusion aux facteurs endogènes rapidement évoqués ci-dessus – peut être accordé à l'écriture tinayrienne qui, malgré une originalité thématique certaine, ne peut pas être considérée comme suffisamment novatrice : nous verrons, en effet, comment la plupart des romans de Marcelle Tinayre tournent autour du pot amoureux. Un manque d'audace analogue définit son féminisme, pris entre le culte de la féminité la plus rance – voir par exemple *La femme et son secret* de 1933 – et la revendication de l'autonomie et de la légitimité du désir féminin et des droits

---

<sup>3</sup> Cf. également l'analyse sociologique d'Anne Marie THIESSE, « Les infortunes littéraires. Carrières des romanciers populaires à la Belle Époque », *Actes de la recherche en sciences sociales*, novembre 1985, n° 60, p. 31-46.

<sup>4</sup> France GRENAUDIÉ-KLIJN, « Omission ou exclusion? Marcelle Tinayre et le canon littéraire », *Voix plurielles*, 2011, 8.2, p. 66.

de la femme, beaucoup plus radicale d'ailleurs dans ses premiers romans : « L'ambivalence d[e son] discours dément toute authentique prise de position, contribuant ainsi à auréoler l'œuvre en général d'une aura de pusillanimité s'accordant mal avec l'inscription au canon. »<sup>5</sup> Sa maladresse enfin à l'heure de « refuser » la Légion d'honneur en 1908<sup>6</sup> et le scandale du prix Flaubert en 1923 ont sans doute contribué à donner l'image d'une écrivaine plus près de ses intérêts personnels que d'un véritable investissement dans la littérature. Voici donc les raisons qui expliqueraient plutôt son exclusion que l'omission du canon littéraire français auquel il devrait néanmoins appartenir, au dire de Grenaudier-Klijn, car « elle a écrit sur le désir féminin, créé des héroïnes ne se satisfaisant pas de la seule maternité, revendiqué le droit au travail et à l'indépendance économique des femmes, et dénoncé l'hypocrisie des conventions bourgeoises. »<sup>7</sup> Position de compromis, celle de Marcelle Tinayre, soulignée et nuancée par Mélanie Collado :

Colette et Delarue-Mardrus ont opté pour le rôle transgressif mais stéréotypique de la séductrice-actrice, tandis que Tinayre a consciemment adopté le personnage de la bonne mère de famille qui réussit à combiner son dévouement domestique avec l'écriture. Curieusement, ces femmes qui ont toutes remis en question les catégories de la femme fatale et de la femme au foyer dans leurs fictions, ne semblent pas avoir été en mesure de se soustraire complètement à ces stéréotypes dans leur vie telle que représentée par la presse.<sup>8</sup>

Cette ambivalence générique – dans tous les sens du terme –, jointe à l'ambiguïté projetée par sa propre image expliqueraient donc l'absence de Marcelle Tinayre des anthologies et des histoires de la littérature féminine en France. Il est néanmoins incontestable qu'à son époque, Marcelle Tinayre jouissait d'une grande popularité et que ses revenus littéraires étaient considérables et même plus élevés que ceux de certains de ses confrères.

---

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 74.

<sup>6</sup> Cf. Gabrielle HOUBRE, « L'honneur perdu de Marcelle Tinayre: l'affaire de la Légion d'honneur ratée (1908) », J.J. LEFRÈRE, M. PIERSSENS et J-D. WAGNEUR (comp.), *Les ratés de la littérature*, Du Lérot, Tusson, 1999, p. 89-101 ; Rachel, MESCH, "A Belle Epoque Media Storm: gender, Celebrity and the Marcelle TinayreAffair", *French Historical Studies*, Winter 2012, vol. 35, n° 1, p. 93-121.

<sup>7</sup> France GRENAUDIER-KLIJN, *op. cit.*, p. 75.

<sup>8</sup> Mélanie COLLADO E. : *Colette, Lucie Delarue-Mardrus, Marcelle Tinayre. Émancipation et résignation*, L'Harmattan, Paris, 2003, p. 119.

Il est toutefois vrai que la considération des femmes était confuse à l'époque : à peine les échos de la misogynie décadente s'étaient-ils éteints que la fameuse statue de Moreau-Vauthier, *La Parisienne*, se hissait, dominante, sur la Porte Monumentale de l'Exposition de 1900. André Billy, de son côté, encourageait les historiens à venir à « rechercher pourquoi 1900 a vu dans les mœurs, dans la littérature, et surtout en poésie, le triomphe de la femme.<sup>9</sup> » Mais cette éclosion de la littérature féminine au tout début du XX<sup>e</sup> siècle ne doit pas faire illusion car, comme l'affirme Béatrice Slama et plus tard Patricia Izquierdo, c'est peut-être, « dans le concept de « *littérature féminine* » que s'est le plus subtilement, dès les premières années de notre siècle, institutionnalisée la différence comme infériorité. »<sup>10</sup> En effet, dans le domaine littéraire, les stratégies de la femme-écrivaine passent par le fait de se camoufler sous un pseudonyme, masculin la plupart des fois (ce n'est pas le cas de Marcelle Tinayre à partir de son premier roman, mais elle avait publié sous pseudonyme masculin – Charles Marcel et Gilbert Doré – quelques textes dans des journaux de province), pour ensuite par s'affirmer en proclamant qu'il ne s'agit pas d'une femme (le fameux « Rachilde, 'homme de lettres' » sur sa carte de visite. Mais le cas de Rachilde, antiféministe féroce, est un cas un peu particulier) ; par ailleurs, quand l'écrivaine a du succès, elle est également effacée dans la mesure où la critique lui attribue de grandes doses de virilité : le mérite, c'est connu, est toujours masculin. Exemple : Paul Flat dans *Nos femmes de lettres* (1909) parlant de Marcelle Tinayre : « Mme Marcelle Tinayre est sans conteste, par la qualité et la formation du talent, la plus vigoureuse, la plus virile des plumes féminines qui se sont révélées ces dernières années. »<sup>11</sup>

La littérature féminine de l'époque, associée souvent à la littérature populaire ne faisant pas partie de la « grande » littérature, manque, en effet, de cette dimension autotélique qui auréole – la fameuse dichotomie « écrivain »/« écrivain » de Barthes – la littérature « littéraire » de sacralisation et d'institutionnalisation, car pour les femmes-écrivaines, la littérature assume, selon Ellen Constans, trois autres grands types de fonctions : comme thérapie, comme littérature didactique et comme gagne-pain, trois façons

---

<sup>9</sup> André BILLY, *L'Époque 1900 (1885-1905)*, Taillandier, Paris, 1951, p. 220-221, cité par Patricia IZQUIERDO, « Des 'ouvrages de dame' à la 'littérature féminine' : Réception masculine des écrits féminins à la Belle Époque (1897-1914) », in Danielle BAJOMEE, Juliette DOR et Marie-Élisabeth HENNEAU, *Femmes et livres*, L'Harmattan, Paris, 2007, p. 217.

<sup>10</sup> Béatrice SLAMA, « De la « littérature féminine » à « l'écrire-femme ». Différence et institution », *Littérature*, 1981, n° 49, p. 52.

<sup>11</sup> Paul FLAT, *Nos femmes de lettres*, Perrin, Paris, 1909, p. 149.

de l'instrumentaliser qui peuvent se combiner entre elles et coexister<sup>12</sup>. Les romans de Marcelle Tinayre ont eu, en effet, un grand succès auprès du public et ont été traduits en plusieurs langues mais ne font pas strictement partie de ce que l'on peut considérer comme de la littérature populaire : elle fait donc partie de ces « ouvrières de lettres » – il est connu que la plupart des revenus de la famille Tinayre provenaient de la plume de Marcelle – tout en ayant un certain statut institutionnel bourgeois car, non seulement elle écrit des romans, des récits de voyage, donne des conférences et fait partie des jurys littéraires, mais aussi dès 1898 elle collabore régulièrement au journal *La Fronde*, fondé par Marguerite Durand et dirige en 1933 *La Nouvelle Revue féminine*, tout en participant à d'autres journaux : *L'Européen*, *Le Journal de Marseille*, *La Pensée française*...

La position de Marcelle Tinayre dans l'ensemble de la littérature féminine de l'époque est donc un peu particulière dans la mesure où elle participe et ne participe pas des grands axes que je viens rapidement d'évoquer : d'une part, elle écrit, certes, des romans sentimentaux mais qui ne sont pas exempts d'un certain didactisme concernant les revendications féministes, surtout en ce qui concerne les droits des femmes à l'égalité, à l'éducation, au travail, à leur indépendance économique, à l'expression de leur propre désir... N'oublions pas que sa mère, Louise Chateau, était l'une des premières enseignantes à l'École Normale de Fontenay-aux-Roses, première école créée après la Loi Sellé, et que Victoire Tinayre, sa belle-mère, anarchiste et syndicaliste, était une femme qui avait participé activement aux luttes de la Commune<sup>13</sup> après quoi elle dut s'exiler en Hongrie. Tinayre était donc entourée de femmes fortes et déterminées, ce qui transparait parfois dans ses romans. Nombreux sont les passages où est exaltée la nouvelle condition de la « femme moderne » ayant droit à son indépendance, au travail et à la liberté de choisir son destin. Il est vrai néanmoins que cette libération vient souvent prônée par un mentor-homme qu'il s'appelle Maxime dans *Avant l'amour*, Noël dans *La Rebelle* ou Cayrol dans *L'Ombre de l'amour*. Seul Augustin (*La Maison du péché*), janséniste féru et ignorant des choses de l'amour<sup>14</sup>, reste à la traîne de Fanny

---

<sup>12</sup> Cf. Ellen CONSTANS, *Ouvrières des lettres*, PULIM, Limoges, 2007, p. 15.

<sup>13</sup> Cf. Alain QUELLA-VILLEGGER, *Belles et Rebelles. Le roman vrai des ChateauTinayre*, Éditions Aubéron, Bordeaux, 2000.

<sup>14</sup> « Dur pour lui-même, doux pour les autres, il méprisait les plaisirs du monde, qu'il ignorait, les voluptés de sens, qu'il devinait avec un dégoût mêlé de crainte. L'amour divin comblait son âme et trompait la nostalgie naissante d'un autre amour. » Marcelle TINAYRE, *La Maison du Péché (MP)*, Calmann-Lévy éditeurs, Paris, 1926 [1902], p. 39. Dorénavant les numéros des pages seront consignés dans le texte.

sur le point de la sensualité, mais tente tout de même d'initier aux lectures sérieuses l'âme égarée de Fanny, ce qu'il ne réussit pas d'ailleurs. Le conflit vient après, lorsque ces hommes sont incapables d'accepter que les femmes puissent s'émanciper d'eux ou d'elles-mêmes. Quelques exemples :

Mais l'homme s'est avisé que cette prétention de la femme était dangereuse pour l'ordre établi, l'équilibre de la société, la famille, les mœurs, la religion... Trop tard !... Si toutes les travailleuses ne sont pas des affranchies, toutes, déjà, sont de rebelles... Rebelles à la loi que les hommes ont faite, aux préjugés qu'ils entretiennent, à l'idéal suranné qu'ils imposent à leurs compagnes... Les femmes ont rompu le fil de laine que filèrent les aïeules et que, si léger, fut parfois si lourd aux âmes mal résignées : elles ont laissé la quenouille, l'aiguille et le miroir – et avec eux les vertus passives et les vaines frivolités.<sup>15</sup>

Que les romans soient sentimentaux, populaires, historiques ou d'initiation, un fait reste avéré : au moment de la Belle Époque et plus tard – compte tenu des ravages de la Grande Guerre –, beaucoup de femmes écrivent, beaucoup de romans féminins sont publiés mais le tout – aussi bien écrivaines que livres – est affecté de la même maladie critique (masculine) : manque de logique, d'imagination, de composition ; excès de mièvrerie, de sensibilité, de sentiments. Selon les critiques (Maurras, Bertaut, Larnac), le monde des femmes se mesure à l'aune de la volupté, de la sensualité, de l'émotion et de l'intuition. « Un démon », aux dires de Jean Larnac, travaille les femmes : l'amour. « Au fond – continue Jean Larnac – toutes sont esclaves de leur sens, de leurs nerfs ou de leur cœur, selon le tempérament de la romancière qui les crée. Aucune tentative ne leur est possible, si elle est contraire à la loi de leur nature : aimer. »<sup>16</sup>

L'œuvre romanesque de Marcelle Tinayre répond à ce schéma. Même si Elizabeth Ceaux<sup>17</sup> distingue trois périodes dans son œuvre : romans de revendication féminine (surtout avant la guerre), romans historiques et études psychologiques, le sujet dominant – en tout cas dans les romans publiés avant la guerre et qui seront ceux sur lesquels je m'attarderai aujourd'hui – est toujours l'amour, auquel se rattachent les thèmes qui, selon Mélanie Collado

---

<sup>15</sup> Marcelle TINAYRE, *La Rebelle(LR)*, collection Pourpre,s.l.,s.d. [1905]. Dorénavant les numéros des pages seront consignés dans le texte.

<sup>16</sup> Jean LARNAC, *Histoire de la littérature féminine en France*, Éditions Kra, « Les documentaires », Paris, 1929, 4<sup>e</sup> édition, p. 231.

<sup>17</sup> Elizabeth CEAUX cité par Mélanie COLLADO, *op. cit.*, p. 113.



intéressent la plupart des romancières de l'époque : la femme, le couple, la sensualité, la maternité.

Quatre ont été les romans choisis : *Avant l'amour* (1897), *La Maison du Péché* (1902), *La Rebelle* (1905) et *L'Ombre de l'Amour* (1909), tous les quatre avec des points de vue différents sur la question amoureuse, mais reliés par la même perspective finale du mariage : attente du mariage, si Maxime revient de son exil, après « l'acte irréparable » dans *Avant l'amour* ; mort d'Augustin après la rupture d'avec Fanny suite à la pression sociale exercée par Mme Chanteprie, mère d'Augustinet son entourage pour qu'il renonce à se marier avec Fanny ; perspective du mariage entre Josanne et Noël après la récupération de la santé du fils de Josanne. Dans *L'Ombre de l'Amour*, Denise abandonne toute possibilité de mariage après la mort de Jean et de son fils et revient, comme au début, à l'accablement d'une vie consacrée à son père, plus solitaire encore, car Fortunade, la jeune couturière campagnarde qui l'accompagnait le matin à la maison s'est suicidée parce que, tombée enceinte des suites du viol de Veydrenne, elle n'avait pas pu supporter la situation.

S'il est vrai que le mariage demeure l'issue « naturelle » (quand on n'a pas de dot, il est inutile d'y songer, ce contre quoi s'insurge Marcelle Tinayre) de l'amour et constitue l'horizon clôturant ces romans, il est également certain que celui-ci n'est pas explicitement le but du roman et que l'intrigue est plutôt focalisée, non pas tant sur l'acte social du mariage – dont la centralité est souvent contestée au cours du roman<sup>18</sup> – mais sur le processus amoureux lui-même. Et je dis bien « processus » ou « initiation » car dans aucun des romans analysés, le coup de foudre n'existe. Pas d'yeux qui se rencontrent, à peine quelques indices favorables qui annoncent au lecteur la possibilité d'une liaison au cours de roman. Parce que le grand amour – entendons par grand amour celui qui anéantit/dissout la femme<sup>19</sup> – n'est jamais le premier, l'homme idéal (la possibilité des relations homosexuelles n'est jamais contemplée) – celui

---

<sup>18</sup> « Le lendemain des noces, brutalisée, éœurée, elle se soumet comme un animal passif ou médite déjà des revanches dont seront responsables les parents, le mari, les absurdes mœurs qui ont tendu le piège légal et fleuri, où tombe la vierge pour s'y réveiller femme. » Marcelle TINAYRE, *Avant l'amour* (AA), Calmann-Lévy éditeurs, Nouvelle collection illustrée, Paris, s.d. [1897], p. 13. Dorénavant les numéros des pages seront consignés dans le texte.

<sup>19</sup> « Elle n'avait pas imaginé la dissolvante douceur qui s'insinue dans la volonté, dans la raison, dans le sang même des femmes, lorsqu'un regard d'homme les enveloppe perpétuellement, comme l'atmosphère où elles se meuvent, comme le vêtement qui les touche. » Marcelle TINAYRE, *L'Ombre de l'amour* (OA), Calmann Lévy éditeurs, Paris, 1909, p. 224-225. Dorénavant les numéros des pages seront consignés dans le texte.

dont on rêve, la nuit, à la fenêtre<sup>20</sup> – ne vient qu’après un lent apprentissage qui, d’habitude, commence par une sorte de séduction intellectuelle<sup>21</sup>, où sont normalement insérés ces morceaux de bravoure didactique ci-dessus évoqués, séduction nourrie également de nombreuses lectures (Balzac, Flaubert, Zola...). Séduction virginale<sup>22</sup> qui n’arrive au sexe que par les chemins détournés de la pitié ou de la souffrance compatissante. Concernant la virginité, plusieurs interprétations sont possibles : pour France Grenaudier-Klijn, le « chronotope virginal » il faut l’entendre comme intermède où « la jeune fille peut voir clair en elle-même, démêler ses pensées et ses sentiments, rêver, fantasmer son avenir, affermir et affirmer son moi, coïncider avec elle-même. »<sup>23</sup>, ce dont je ne suis pas pleinement convaincue, car il me semble que la résistance féminine qui apparaît dans ces romans répond à la pression sociale et aux préjugés moraux qui agissent sur la jeune fille plutôt qu’à une « valorisation féminocentrique de la virginité » comme option plus modérée de Marcelle Tinayre face à des attitudes plus radicales de l’époque qui choisissent le lesbianisme ou la frigidité comme refus de la domination masculine.

Le processus amoureux est narré, soit du point de vue masculin – le cas de *La Maison du Péché* – soit du point de vue féminin – Marianne et Josanne dans *Avant l’amour* et *La Rebelle*. Dans *L’Ombre de l’Amour*, si le point de vue qui domine est celui de Jean, l’évolution amoureuse de Denise – dans une courbe qui va du zèle excessif dans les soins apportés à la maladie de Jean à une passion également malade parce qu’imbue de pitié et jalouée par son

---

<sup>20</sup> « Quelquefois, la nuit, quand tout dormait dans la Maison, j’étouffais dans ma chambre étroite. Demie-nue, je me penchais à la fenêtre : l’air frais apaisait la fièvre singulière qui brûlait mon sang, et le vent d’automne, effleurant ma poitrine, emportait le cauchemar qui l’écrasait... Alors je considérais ma destinée... Je pensais à l’Inconnu qui traversait parfois mes songes, à celui qui dormait ou veillait sous ces mêmes étoiles, par cette même nuit, tout près de moi peut-être, et si loin ! », (AA, p. 22).

<sup>21</sup> « Maxime pourtant m’étudiait avec une curiosité croissante. Il se plaisait à développer devant moi les paradoxes les plus inattendus. Présentant une épreuve, je me renfermais dans une réserve extrême, mais souvent je lui donnais raison. Trop inexpérimentée pour discuter, je le voyais démolir pierre à pierre le vieil édifice des principes et des lois. Et Maxime lui-même m’attirait, non par un charme de tendresse, mais par la secrète certitude de trouver en lui un allié, peut-être un défenseur. » (AA, p. 44-45).

<sup>22</sup> « Chastes étaient nos attitudes et chaste ma pensée ; mais l’ambiguïté du sentiment qui nous unissait irritait en nous d’obscurs éléments : la vanité féminine, la sensualité masculine, la curiosité de tous deux. Parfois grondaient tout bas ces voix discordantes que l’amour seul rend harmonieuses. » (AA, p. 52).

<sup>23</sup> France GRENAUDIER-KLIJN, « Jouissance des vierges : la topique de la virginité dans deux romans de Marcelle Tinayre, *Nineteenth-Century French Studies*, septembre 2004, n° 22, in [www.highbeam.com/doc/1G1-125337482.html](http://www.highbeam.com/doc/1G1-125337482.html), consulté le 30 novembre 2012.

père – court en parallèle à celle de son partenaire masculin. Secouée de temps à autre par de fulgurants désirs de maternité, Denise passe de l'insouciance et de l'ignorance<sup>24</sup> d'une vie vouée à un père médecin, anticlérical et scientifique, à la curiosité qui suscite en elle la passion de Jean. Éveil au désir qui n'aboutit au sexe que dans l'impuissance à lutter contre la maladie et dans la pitié que provoque l'approche de la mort.

Le cas de Denise est un exemple paradigmatique de l'initiation amoureuse des héroïnes de Tinayre : de l'ignorance<sup>25</sup> au rêve, du rêve au désir, du désir à l'acte – passage toujours contraint pour des raisons d'ordre moral (pitié, compassion<sup>26</sup>) –, pour revenir à la dernière étape : mort/exil pour les sujets masculins, soumission pour la femme, anéantissement domestique comme pour se faire pardonner son audace pour avoir fauté. Car dans leur initiation, la première image que ces héroïnes ont de l'amour est toujours celle d'un amour coupable et hypocrite<sup>27</sup> : « Je n'avais point trouvé le céleste amour dont parlent les prêtres et j'avais entrevu, avec ses mensonges et ses brutalités, le coupable mystère des amours humaines. » (AA, p. 19). La quête de l'amour est cependant coriace et elle se poursuit comme une espèce d'atavisme qui tente de réunir deux partenaires, liés par des forces centripètes (le désir masculin) et centrifuges (la résistance féminine). Devant la dépouille de son oncle, Marianne réfléchit sur sa propre vie :

Tu as appelé l'Amour. As-tu connu les vertus qu'il exige : simplicité, abnégation, patience, goût délicat de la pureté ?... L'obscur appétit de la chair, la fièvre d'une imagination enivrée par la jeunesse n'ont-ils pas égaré ton pèlerinage vers des

---

<sup>24</sup> « Jamais elle n'avait senti rôder autour d'elle le sournois désir masculin ; jamais elle n'avait reçu aucun aveu, ni soupçonné, en elle-même, une puissance de séduction. Et loin de toutes les excitations de la vie mondaine, loin des suggestions voluptueuses de la littérature et de la musique, ses sens demeuraient encore assoupis. [...] Et plus profond que l'inquiétude amoureuse, le grand besoin maternel s'éveillait, encore une fois, aux flancs de la vierge mûre. » (OA, p. 128-129).

<sup>25</sup> « Je fus l'enfant taciturne et douée qui joue toute seule, rêve des heures dans un coin, et parfois ouvre ses oreilles et ses yeux étonnés aux échos, aux aspects de la vie... », (AA, p. 7).

<sup>26</sup> « Une seule réalité persista : la douleur d'un homme et vers cette douleur mon âme vaincue s'inclina » (AA, p. 107). Dans un « état de révolte furieuse contre le sort, un désespoir sans plainte et sans larmes, un désir morbide de souffrir et de mourir avec Jean... », (OA, p. 284), Denise se donne enfin à Jean : « Elle met son corps vierge, comme naguère elle mettait son âme, entre la mort et lui. » (OA, p. 286). « Mais, Cayrol, si tu supprimes chez les femmes l'appétit de la charité et de dévouement, n'augmenteras-tu pas la somme de la douleur humaine ? A l'égoïsme infini de l'homme, la pitié infinie de la femme fait contrepois. » (OA, p. 40)

<sup>27</sup> « Les livres, les conversations, les choses vues, entendues, devinées surtout, me faisaient pressentir un monde d'hypocrisies, de lâchetés, d'égoïsmes féroces, le règne universel de la médiocrité. (AA, p. 22)

routes où l'Amour n'a jamais passé ? Tu as suivi le passant qui faisait miroiter devant tes yeux curieux de vierge les facettes étincelantes de son désir... Et tu as chéri ce désir, fille orgueilleuse ! L'homme s'est transfiguré sous ce reflet... (AA, p. 94)

Tel qu'il est posé dans les textes tinayriens, l'amour est à la fois, et le moteur et le blocage de la vie de la femme car son épanouissement est corrélatif de la reddition et la soumission de la femme : « Il parlait en maître, et la femme ne se disputait plus : l'amour lui faisait un cœur d'esclave... » (MP, p. 215). Dépourvues de consistance au début du roman, les héroïnes tinayriennes ont besoin d'un Pygmalion qui les sculpte par l'instruction. Devenues leur image, les mentors réclament cependant l'ancien modèle, elles ne tiennent pas tête et se soumettent. Axial dans les premiers romans, l'amour semble être néanmoins la pierre d'achoppement contre laquelle vient buter le fragile et timide édifice des revendications féministes, timidement exprimées et vite oubliées dès que Cupidon lance ses flèches.

Partant d'une conception essentialiste de la femme, assimilée à une forme vide, on peut aisément déduire que tant que le sentiment amoureux n'y est pas, la femme, elle, n'existe pas : elle n'est qu'attente. Paradoxalement, quand l'amour fait signe à la femme, elle cesse d'exister également puisqu'il est dans sa nature d'être une forme vide et parce la complétude de l'amour consiste justement à vider la femme de sa propre existence : « Oui, la femme, par l'effet d'un instinct naturel ou acquis, rêve de s'absorber toute et de se perdre dans l'être aimé. » (MP, p. 221). La passion amoureuse est donc conçue comme une sorte de vampirisation progressive de la femme par l'homme. Voyons à ce propos la fin de *La Rebelle*, seul roman qui présente un dénouement heureux – plutôt mielleux –, mais hautement plastique dans la mesure où l'héroïne au cours de son initiation amoureuse a progressivement abandonné ses activités professionnelles pour ne se concentrer (se laisser absorber) que sur son fils et son amant, pour ne devenir, en somme, qu'une copie-conforme de son amoureux :

Comme naguère, dans le jardin de Cernay, Noël prit entre ses mains la tête chérie de Josanne... Il s'enivra de baiser le beau front intelligent où la pensée se formait, pareille à sa pensée ; les yeux fidèles qui reflétaient ses yeux dans leurs miroirs sombres ; les lèvres dociles à ses lèvres et qui ne mentiraient jamais... Il voulut parler, mettre sa foi, toute sa tendresse, toute sa ferveur dans un mot, et il ne put que murmurer :

- Ma chère femme...

La victoire restait à l'amour qui n'avait pas faibli, qui n'avait pas désespéré, – à l'amour fort comme la vie. (*LR*, p. 253-254)

Toutes des Phèdre : coupables et vertueuses à la fois, elles pèchent en détestant leur péché. Aporie féminine qu'illustrent pleinement les autres romans de Marcelle Tinayre et qui est à la base de la vision somme toute conservatrice qu'elle a de la femme dont l'existence n'est pensée qu'en fonction de la variante amoureuse : pour la jeune fille, ceci n'offre aucun doute, le cas de Marianne dans *Avant l'amour* par exemple. Pour la jeune femme, les choses sont plus nuancées : elle peut s'en sortir, avoir un métier, gagner sa vie. Néanmoins, dès que l'amour fait patte blanche, elle s'abandonne et semble disparaître de la scène publique (le cas de Josanne ou de Fanny que Marcelle Tinayre fait tout bonnement disparaître pour ne se concentrer que sur l'agonie d'Augustin). De là, l'aspect fantomatique qu'offrent les héroïnes de ces romans. Ce sont des ombres<sup>28</sup> qui traversent le roman ; les occurrences du mot sont fréquentes à tel point que j'ai eu souvent l'impression que l'amour était comme l'ombre des personnages, toujours à côté mais toujours inaccessible. Si l'action est l'attente et les personnages sont des ombres, on peut aisément déduire la nature évanescence de ces romans et le caractère fantomatique du message émancipateur qui fléchit sous le poids surplombant de l'amour qui, même s'il ne cesse d'interpeller le public, voire celui d'aujourd'hui, présente – à cause de l'étalage sans retenue des sentiments – un caractère obscène indéniable. Barthes l'avait bien vu : « Le sentiment amoureux est démodé, mais ce démodé ne peut même pas être récupéré comme spectacle : l'amour choit hors du temps *intéressant* ; aucun sens historique, polémique, ne peut lui être donné : c'est en cela qu'il est obscène. »<sup>29</sup> Obscène mais toujours d'actualité. Malgré tout.

---

<sup>28</sup> « Et, dans une brume d'aube, dans un parfum de printemps, il voyait se lever des ombres confuses qui étaient ses jeunes chimères et ses jeunes amours. Peu à peu, trois formes se détachaient, se précisaient, avec des robes flottantes et des figures de femmes. La première, fantôme incertain, portait une guirlande de pavots ; la seconde, des grappes de groseilles ; et la troisième tendait ses bras blancs dans un geste de douleur et de volupté. Celle qui n'était qu'un fantôme n'était pas moins réelle que les vivantes... Et les vivantes n'étaient pas moins lointaines que le fantôme... Rosalba, Georgette, Fanny ! Elles étaient venues l'une après l'autre dans la vie d'Augustin ; elles l'avaient conduit de l'ignorance au rêve, du rêve au désir, du désir à la passion. » (*MP*, p. 385) « La couturière campagnarde n'entendit pas, ne bougea pas. Assise dans l'embrasure de la fenêtre, la taille courbée, les genoux remontés, les pieds soutenus par une chaufferette, elle n'était qu'une ombre ébauchée contre la pâleur du rideau. » (*OA*, p. 2) « Et toute la forme de Denise était doucement sombre, à peine éclairée, au corsage, par la mince chaînette d'or. » (*OA*, p. 85)

<sup>29</sup> Roland BARTHES, *Fragments du discours amoureux*, Le Seuil, Paris, 1977, p. 210.

## Références bibliographiques

- Barthes, Roland, *Fragments du discours amoureux*, Le Seuil, Paris, 1977.
- Collado, Mélanie E., *Colette, Lucie Delarue-Mardrus, Marcelle Tinayre. Émancipation et résignation*, L'Harmattan, Paris, 2003.
- Constans, Ellen, *Parlez-moi d'amour. Le roman sentimental. Des romans grecs aux collections de l'an 2000*, PULIM, Limoges, 1999.
- Constans, Ellen, *Ouvrières des lettres*, PULIM, Limoges, 2007.
- Décaudin, Michel, « Bacchantes ou Amazones ? Romancières de 1900 », *Cahiers de l'AIEF*, Mai 1994, n° 46, p. 93-104.
- Esteban, Mari Luz, *Crítica del pensamiento amoroso. Temas contemporáneos*, Edicions Bellaterra, Barcelona, 2011.
- Ferlin, Patricia, *Femmes d'encrier*, Christian de Bartillat, Paris, 1995, p. 145-185
- Flat, Paul, *Nos femmes de lettres*, Perrin, Paris, 1909.
- Grenaudier-Klijn, France, *Une littérature de circonstances. Texte, hors-texte et ambiguïté générique à travers quatre romans de Marcelle Tinayre*, Peter Lang, Bern. Berlin. Bruxelles. Frankfurt am Main. New York. Oxford. Wien, 2004.
- Grenaudier-Klijn, France, « Jouissance des vierges : la topique de la virginité dans deux romans de Marcelle Tinayre, *Nineteenth-Century French Studies*, september 2004, n° 22, in [www.highbeam.com/doc/1G1-125337482.html](http://www.highbeam.com/doc/1G1-125337482.html), consulté le 30 novembre 2012.
- Grenaudier-Klijn, France, « Omission ou exclusion ? Marcelle Tinayre et le canon littéraire », *Voix plurielles*, 2011, n° 8.2, p. 65-78.
- Holmes, Diana, *French Women Writing 1848-1994*, London, The Athlone Press, 1996.
- Holmes, Diana and Carrie Tarr (edited by), *A 'Belle Époque' ? Women in French Society and Culture 1890-1914*, Berghahn Books, New-York-Oxford, 2007.
- Houbre, Gabrielle « L'honneur perdu de Marcelle Tinayre : l'affaire de la Légion d'honneur ratée (1908) », in J.J. Lefrère, M. Pierssens et J-D. Wagneur (comp.), *Les ratés de la littérature*, Du Lérot, Tusson, 1999, p. 89-101.
- Izquierdo, Patricia, « Des 'ouvrages de dame' à la 'littérature féminine' : Réception masculine des écrits féminins à la Belle Époque (1897-1914) », in Danielle Bajomée, Juliette Dor et Marie-Élisabeth Henneau, *Femmes et livres*, L'Harmattan, Paris, 2007, p. 217-229.
- Larnac, Jean, *Histoire de la littérature féminine en France*, Éditions Kra, Paris, 1929, 4<sup>e</sup> éd.

- Leroy, Géraldi et Julie Bertrand-Sabiani, *La Vie littéraire à la Belle Époque*, PUF, Paris, 1998.
- Mesch, Rachel, "A Belle Epoque Media Storm : gender, Celebrity and the MarcelleTynayre Affair", *French Historical Studies*, Winter 2012, vol. 35, n° 1, p. 93-121.
- Quella-Villéger, Alain : *Belles et rebelles : le roman vrai des Chateau-Tinayre*, Aubéron, Bordeaux, 2000.
- Sanchez, Nelly, « Marcelle Tinayre ou la maison hantée », in Marianne Camus (comp.) *Création au féminin*. Volume 1 : Littérature, Éditions Universitaires, Dijon, 2006,p. 33-41.
- Béatrice Slama, « De la « littérature féminine » à « l'écrire-femme ». Différence et institution », *Littérature*, 1981,n° 49, p. 51-71.
- Thiesse, Anne Marie, « Les infortunes littéraires. Carrières des romanciers populaires à la Belle Époque », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 60, novembre 1985, p. 31-46.
- Thiesse, Anne Marie, *Le roman du quotidien. Lecteurs et lectures populaires à la Belle Époque*, Éditions du Seuil,Paris, 2000 [1984]
- Tinayre, Marcelle, *Avant l'amour*, Calmann-Lévy, éditeurs, Paris, 1897.
- Tinayre, Marcelle, *La Maison du péché*, Calmann-Lévy, éditeurs, Paris, 1925 [1902].
- Tinayre, Marcelle, *La Rebelle*, Collection Pourpre, s.l.,s.d. [1905].
- Tinayre, Marcelle, *L'Ombre de l'amour*, Calmann-Lévy, éditeurs, Paris, 1909.
- Von Kulesa, Rotraud,*Entre la reconnaissance et l'exclusion. La position de l'auctrice dans le champ littéraire en France et en Italie à l'époque 1900*, Champion, Paris, 2011.